

Olivier Lahaie

## Les missions spéciales pendant la Première Guerre Mondiale

**Sous-titre : Les agents secrets français en opération**

Le centenaire de la Première Guerre mondiale et ses multiples commémorations ont entraîné une inflation éditoriale, souvent de bon aloi, et, même si le sujet n'a pas été radicalement renouvelé, de nombreux aspects du conflit ont été étudiés qui, jusqu'à maintenant, avaient été négligés. Il faut dire que pratiquement toutes les archives sont accessibles et cela permet des réévaluations des événements à l'aune de signaux faibles auxquels on n'accordait pas l'importance qu'ils méritent.

Il en est ainsi des réalités de la guerre clandestine, notamment de l'espionnage, essentiellement discret. C'est ainsi que l'auteur, Olivier Lahaie, traite d'un sujet méconnu : les missions spéciales. Il a fallu la coopération entre les experts de l'histoire de l'espionnage (il y en a peu) et des historiens des premiers temps de l'aviation. En effet, les missions spéciales consistaient à amener par aéroplane des espions ou des saboteurs en arrière des lignes adverses, soit pour glaner des renseignements sur l'acheminement des troupes, soit pour tenter d'enrayer le trafic ferroviaire.

Cette pratique, particulièrement utilisée par les Anglais durant la Seconde Guerre mondiale, notamment avec les avions Lysander, fut, en fait, « inventée » par le 2e bureau français dès l'année 1915. On reste confondu (et admiratif) devant le courage, l'audace des pilotes des « cages à poules », qui, non seulement, transportaient les « missionnaires » – c'est ainsi qu'on nommait les agents opérant sur les arrières de l'ennemi –, mais venaient, en plus, les rechercher... On imagine sans peine les risques pris pour atterrir en pleins champs et pour redécoller ensuite. On n'arrêtait pas les moteurs de crainte qu'ils ne puissent redémarrer. Évidemment, il y avait la crainte d'être surpris par une patrouille adverse, mais si les pilotes étaient considérés comme des prisonniers de guerre, il n'en était pas de même pour les « missionnaires » pris pour des espions et fusillés *illico* s'ils étaient vêtus de tenues civiles... Ce qui était nécessaire s'il fallait qu'ils se fondissent dans la population des pays envahis !



Il y eut donc deux sortes de héros dans cette affaire des missions spéciales : les pilotes, d'abord, avec de grands noms (Védrines, Guynemer), les agents, ensuite, le plus souvent restés dans l'anonymat. Parmi eux, les douaniers de la frontière nord-est de la France, notamment de la zone des Ardennes. Ceux-ci, regroupés dès le début du conflit dans un régiment particulier, étaient recrutés sur la base

du volontariat. Formés par les officiers des S.R. et du 2e bureau, ils étaient donc envoyés vers les endroits qu'ils connaissaient bien (et pour cause !) et où ils pouvaient trouver des points de chute familiaux. C'était risqué pour eux et aussi pour ceux qui les hébergeaient.

Le nombre de ces missions spéciales est inconnu, toutes n'ont pas été répertoriées ou n'ont fait l'objet de rapports. Quant aux résultats... leur efficacité fut réelle. La meilleure preuve, c'est que les autres belligérants imitèrent les Français. c'est une page méconnue de la Première Guerre mondiale.

Robert Levasseur

François Cochet

## Idées reçues sur la Première Guerre Mondiale

L'auteur a essayé avec succès de rétablir un certain nombre de vérités. Ce n'est pas que ce livre évoque des faits insolites ou méconnus, mais, au contraire, au travers d'événements ou de situations tellement galvaudées qu'ils sont devenus des idées reçues. L'auteur en donne une interprétation nouvelle, plus proche de la vérité, éclairée par les travaux des historiens et l'ouverture des archives.

Le centenaire de la Première Guerre mondiale a provoqué l'édition de centaines d'ouvrages, les uns très sérieux, d'autres de simples répétitions de travaux antérieurs, François Cochet, faisant un sort à tous ces petits bulletins locaux évoquant telle ou telle unité, la vie à l'arrière, le quotidien des Poilus. Mais, constate-t-il, la plupart reprennent le

même type d'explications et répandent un peu plus le caractère convenu de certaines explications. Il faut en sortir et mieux évaluer ce qui a été le premier et, peut-être, le plus grand traumatisme des populations européennes.

De ce fait, en bloc, il replace au plus juste l'ampleur de la répression des fusillés de la Grande Guerre (importante et souvent inconsiderée pour l'année 14, bien plus mesurée après les mutineries de 1917). François Cochet en conclut d'ailleurs qu'il n'y a pas lieu, comme le suggèrent certains d'esprit anti-militariste de rouvrir les procès pour réhabiliter : cela a été fait durant l'entre-deux-guerres et il serait injuste de mettre tous les condamnés sur le même plan. Autrement dit, certaines exécutions étaient justifiées... De même, c'est la

mode de dénoncer l'emploi des troupes coloniales comme « chair à canon ». L'auteur démontre, chiffres à l'appui, que les pertes de ces unités n'étaient pas plus élevées que pour les régiments métropolitains, souvent moins, surtout si l'on tient compte des pertes de l'encadrement des troupes indigènes essentiellement européen...

L'auteur montre ainsi, que, souvent, pour les besoins de la cause, on fait de l'anachronisme mémoriel non dénué d'arrière-pensée idéologique.

Dans ses conclusions, l'auteur montre l'ampleur des conséquences de cette guerre, véritable suicide de l'Europe, prélude à la seconde conflagration mondiale et qui se fait sentir encore aujourd'hui.

Robert Levasseur